



« Les temps ont changé »

Le déclin de la présence des enfants dans les espaces publics
au prisme des souvenirs des parents d'aujourd'hui

Clément Rivière

Tandis que dans la ville préindustrielle leur existence se déroulait principalement dans la rue, les enfants ont été parmi les premiers concernés par le transfert d'un nombre important d'activités vers les espaces privés, qui a entraîné le déclin des espaces publics en tant qu'espaces de travail et de sociabilité dans les villes occidentales (Lofland, 1973 ; 1998). L'interprétation proposée par Philippe Ariès du « long processus d'enfermement » des enfants débuté sous l'Ancien Régime est désormais classique : en grande partie orchestré par le développement de la scolarisation, le déclin de leur présence dans les espaces publics correspondrait à une période de forte intégration de la vie familiale et d'apparition d'un « sentiment de l'enfance » auparavant inconnu, ou tout du moins distinct du fait d'une mortalité infantile élevée (Ariès, 1960). Dans ce contexte de redéfinition sociale de l'enfance, les rares données disponibles sur les pratiques de mobilité enfantines aux XVIII^e et XIX^e siècles semblent converger pour indiquer une diminution progressive de leur autonomie, d'abord au sein des classes aisées, puis progressivement parmi les groupes sociaux moins favorisés (Vercesi, 2008).

Ce processus de « domestication » (Holloway et Valentine, 2000) s'est poursuivi au cours des dernières décennies : en dépit d'importants contrastes entre pays européens, les niveaux de mobilité autonome des enfants sont partout en recul (Vercesi, 2008). Ce constat d'une érosion de la présence des enfants dans les espaces publics a conduit certains auteurs à observer que ceux-ci, d'espaces appartenant aux enfants (*child spaces*), sont devenus des espaces principalement destinés aux adultes et aux enfants accompagnés par des adultes (Valentine et Mc Kendrick, 1997). Dans le cadre du « confinement » (*containment*) de leurs activités dans des espaces institutionnalisés, la présence d'enfants non accompagnés dans les espaces publics éveille désormais la suspicion : les laisser jouer ou se déplacer sans surveillance est ainsi progressivement devenu un marqueur de négligence,

voire d'irresponsabilité parentale (Cahill, 1990 ; Pain, 2006).

Afin de saisir les ressorts de cette évolution, plusieurs travaux se sont intéressés aux souvenirs d'enfance d'adultes ayant grandi en ville. Sur le modèle de l'historien Sanford Gaster (1995), qui s'est essayé à la description des pratiques urbaines des enfants dans un quartier de New York en s'appuyant sur des entretiens avec des personnes y ayant grandi entre 1915 et 1930, quelques recherches se sont intéressées aux souvenirs d'adultes élevés entre les années 1950 et 1970, dans le nord-ouest de l'Angleterre (Valentine et Mc Kendrick, 1997) et à Amsterdam (Karsten, 2005). Ces souvenirs font état d'une plus grande liberté de mouvement des enfants, qui auraient alors fréquenté plus jeunes et plus intensément les espaces publics : « jouer » était alors bien plus souvent synonyme de « jouer dehors », ce qui n'est pas sans répercussions sur la composition et la densité des réseaux de sociabilité des enfants (Karsten, 2011). Les deux principaux facteurs d'explication esquissés relèvent des aspects les plus emblématiques de la société de consommation de masse qui émerge en Europe au cours des années 1960 (Therborn, 2009) : d'une part l'augmentation du nombre de voitures circulant dans la ville, qui renforce la perception des risques encourus par les enfants tout en réduisant les espaces de jeu disponibles ; et de l'autre la démocratisation de l'équipement en appareils de télévision, qui accroît la centralité du domicile dans la vie quotidienne des familles. De manière plus générale, la littérature suggère que les parents sont aujourd'hui davantage préoccupés par les risques d'enlèvement et la violence (Best, 1987 ; Pain, 2006).

S'inscrivant dans la lignée de ces travaux, cet article s'appuie sur une enquête menée à Paris et Milan pour

interroger la perception qu'ont les parents actuels des évolutions de la présence des enfants dans les espaces publics, au regard de leur double expérience d'enfant puis de parent. En exposant ce qui ressort de leurs souvenirs de manière transversale sur les deux terrains, il vise à éclairer le déclin de la présence des enfants dans les espaces publics des sociétés urbaines occidentales, au-delà des cas de ces deux villes.

Cadre méthodologique

Cet article s'appuie sur une enquête par entretiens¹ menée dans le cadre d'une thèse de doctorat en sociologie consacrée à l'étude de l'encadrement parental des pratiques urbaines des enfants en contexte de mixité sociale (Rivière, 2014). Les deux terrains d'enquête – le triangle Monza-Padova à Milan et une partie du 19^e arrondissement de Paris – présentent un ensemble de similarités du point de vue de leur histoire et de leur morphologie, mais aussi en ce qui concerne la composition de leur population. Le guide d'entretien, commun aux deux terrains, était construit autour de trois volets : le premier était consacré à la vie de quartier et au parcours résidentiel des enquêtés ; cœur de l'entretien, le second se concentrait sur les pratiques urbaines des enfants et leur encadrement par les parents ; le dernier volet introduisait un questionnaire plus large sur le rapport entretenu par ces derniers à la vie urbaine et à la surveillance des espaces publics. Trois questions étaient alors spécifiquement consacrées à la perception par les parents d'éventuelles évolutions entre l'expérience de leurs enfants et le souvenir de leur propre expérience enfantine : Avez-vous le souvenir d'avoir fréquenté les espaces publics à leur âge ? Quel souvenir en gardez-vous ? Pensez-vous que des choses ont changé depuis ?

Reposant sur l'argument de l'« illusion biographique » (Bourdieu, 1986), une objection peut être formulée quant au bien-fondé du recours à l'entretien pour interroger le déclin de la présence des enfants dans les espaces publics. Comment croire en effet que les parents décrivent leur expérience enfantine de manière objective ? Devenir parent implique des changements dans la perception des espaces publics et notamment des risques que l'on y encourt, ainsi que certains d'entre eux l'ont d'ailleurs explicitement souligné. Cette objection est importante et justifiée, dans la mesure où l'interrogation du regard

1. 78 entretiens ont été conduits entre 2009 et 2012 auprès de 88 parents (51 mères, 17 pères et 10 couples) d'au moins un enfant âgé de 8 à 14 ans (123 enfants concernés) ; 43 d'entre eux l'ont été en italien dans le triangle Monza-Padova à Milan (28 mères, 7 pères et 8 couples), et 35 en français dans le 19^e arrondissement de Paris (23 mères, 10 pères, 2 couples). Intégralement retranscrits dans leur langue de réalisation, ces entretiens ont fait l'objet d'une analyse thématique réalisée à l'aide du logiciel NVIVO.

rétrospectif des acteurs entraîne un risque élevé de reconstruction et de sélection de leur part ; elle peut toutefois être écartée dans le cadre de notre démarche, dans la mesure où elle s'intéresse avant tout aux représentations que se font les parents de leur passé.

En revanche, le fait que l'analyse consiste à comparer des expériences passées et présentes rend nécessaire de situer l'enfance des enquêtés dans le temps et dans l'espace. Tous n'ont en effet pas grandi en ville, et encore moins dans les espaces concernés par l'enquête. Dans le cas parisien, un peu moins du tiers des enquêtés (12 sur 37) a grandi à Paris pendant la phase d'âge étudiée (8-14 ans), alors que c'est le cas de plus de la moitié des parents interrogés à Milan (27 sur 51). Les parents milanais sont de même plus nombreux à avoir grandi sur le terrain d'enquête : c'est le cas d'un tiers d'entre eux, c'est-à-dire plus de trois fois plus qu'à Paris.

Localisation de l'enfance des enquêtés

De 8 à 14 ans, l'enquêté a grandi...	Milan	Paris
Dans l'espace local	17 (33,3 %)	4 (10,8 %)
Dans la ville	10 (19,6 %)	8 (21,6 %)
Dans l'aire métropolitaine	5 (9,8 %)	6 (16,2 %)
En dehors de l'aire métropolitaine	19 (37,3 %)	19 (51,4 %)
Total	51	37

Pourcentages arrondis à 0,1 % près. Source : C. Rivière.

Il est par ailleurs indispensable de préciser la période à laquelle se réfèrent leurs souvenirs : l'âge moyen des parents au moment de l'entretien (44 ans) masque en effet des écarts importants, l'enquêtée la plus jeune étant âgée de 28 ans et le plus âgé de 70 ans. La majorité des parents ont toutefois célébré leur dixième anniversaire pendant les années 1970 : c'est le cas de près des deux tiers d'entre eux, les années modales étant 1976 et 1977 (8 cas chacune). Dans l'ensemble, les souvenirs analysés concernent donc les deux décennies qui séparent 1965 et 1985, période durant laquelle neuf parents sur dix (79 sur 88) ont célébré leur dixième anniversaire.

Année du dixième anniversaire des enquêtés

	Milan	Paris	Total
Antérieure à 1960	-	1	1 (1,1 %)
1961-1965	1	2	3 (3,4 %)
1966-1970	6	6	12 (13,6 %)
1971-1975	14	9	23 (26,2 %)
1976-1980	22	10	32 (36,4 %)
1981-1985	5	7	12 (13,6 %)
Postérieure à 1985	3	2	5 (5,7 %)
Total	51	37	88

Pourcentages arrondis à 0,1 % près. Source : C. Rivière.



FOTOLIA

« Les temps ont changé »

Les souvenirs qu'ils gardent de leur propre expérience enfantine ont souvent été évoqués spontanément par les parents au cours des entretiens, avant même que le thème ne soit abordé de façon explicite par l'enquêteur. À Milan en particulier, on est frappé par la récurrence des formules « *erano altri tempi* » – « c'était une autre époque » – et « *i tempi sono cambiati* » – « les temps ont changé ». De nombreux enquêtés relèvent un contraste marqué entre la période actuelle et celle de leur enfance : ils gardent notamment le souvenir de rues davantage fréquentées par les enfants, qu'il s'agisse d'y jouer ou de s'y déplacer sans adulte. Dans leur souvenir, bien plus d'enfants jouaient en bas de chez eux dans leur enfance, mais aussi de manière plus générale dans l'espace local. Jeux de ballon, cowboys et indiens, corde à sauter ou billes figurent en bonne place dans la large palette des activités évoquées, qui pouvaient se dérouler sur les trottoirs, dans des lieux désaffectés ou même directement dans la rue.

Parallèlement à ce constat du déclin de la fonction d'arène ludique de l'espace public local, un second

élément central dans les propos des enquêtés est la plus grande autonomie dont les enfants jouissaient alors dans le cadre de leurs déplacements. En particulier, le trajet pour et depuis l'école est généralement décrit comme effectué de manière plus précoce en dehors de la présence d'adultes. Plus largement, nombre d'enquêtés considèrent que leurs premières expériences d'autonomie ont eu lieu plus tôt que dans le cas de leurs enfants, le processus d'autonomisation étant souvent considéré comme décalé dans le temps. Décrits comme fréquents autrefois, les tours en bicyclette dans le quartier, mais aussi en dehors, sont par exemple difficilement conçus comme relevant du domaine du possible aujourd'hui par ceux qui les effectuaient hier au même âge. Il en va de même pour l'utilisation des transports en commun, de longs trajets effectués seuls étant fréquemment décrits comme alors parfaitement banals, à des âges où leurs propres enfants ne les ont encore jamais empruntés. Ce constat largement partagé d'un retrait des enfants de l'espace local investi en tant qu'arène ludique, et d'une mobilité autonome retardée des enfants, est congruent avec les résultats d'enquêtes quantitatives sur l'évolution

des pratiques de mobilité enfantines : comme le relève Marie-Axelle Granié (2010), le « début de plus en plus tardif d'un déplacement piéton autonome est notable depuis les années 1970 et n'est pas propre à la France ».

« Quand j'avais l'âge de mon fils [treize ans], et même à l'âge de mon plus jeune fils [huit ans], je me déplaçais beaucoup [il insiste sur ce dernier mot] dans Milan tout seul. Ma mère m'encourageait, elle m'envoyait, et je me déplaçais somme toute assez tranquillement dans la ville. Aujourd'hui, ma femme est d'un avis absolument contraire. Je pense que le grand pourrait se débrouiller, mais elle préfère ne pas essayer, elle dit que les temps ont changé, qu'il faut faire attention. » (Leonardo, enfance à Milan, 10 ans en 1976).

Qu'ils en soient plus ou moins satisfaits, à l'image de Leonardo qui, comme d'autres pères, se range à l'avis de sa femme sans être totalement convaincu de l'incapacité de son fils à se « débrouiller », les parents doivent être considérés comme autant de coproducteurs de cette évolution. Celle-ci reflète un changement profond dans l'appréhension des pratiques urbaines des enfants sur les deux terrains : le rapport aux espaces publics urbains tend à être décrit comme différent de celui qu'ils entretenaient dans leur enfance, ces derniers étant alors perçus comme plus sûrs. Plus précisément, les parents rencontrés expriment le sentiment que la mobilité autonome des enfants et le jeu en extérieur étaient considérés comme des activités « normales », bien plus qu'aujourd'hui ; la sérénité dont leurs propres parents semblaient faire preuve se trouve alors souvent mise en avant.

Ce ressenti de normalité, au-delà de la sérénité des seuls parents, décrit un climat général plus favorable à la mobilité autonome des enfants par le passé, celle-ci étant davantage perçue comme incongrue ou dangereuse aujourd'hui. La plupart des enquêtés gardent ainsi le souvenir d'une découverte paisible de la ville : associée au constat d'une moindre présence des enfants dans les rues actuelles, cette sérénité perçue les conduit à faire part du sentiment que leur époque était le théâtre d'une liberté plus grande pour les enfants en milieu urbain. Cette impression de liberté peut les conduire à en regretter la disparition, ou tout du moins la diminution, dans la mesure où elle contraste avec la perception qu'ils ont du contexte dans lequel leurs propres enfants acquièrent leur autonomie. Les entretiens invitent ainsi dans une certaine mesure à envisager qu'un changement normatif s'est opéré en quelques dizaines d'années, de la « normalité » perçue des pratiques urbaines autonomes des enfants à un contexte d'anxiété parentale diffuse. Se projeter quelques instants dans leur enfance a d'ailleurs conduit plusieurs enquêtés à envisager sous un jour nouveau l'expérience de leurs propres parents : parfois avec admiration, d'autres avec étonnement, d'autres encore avec une sorte de

jalousie bienveillante vis-à-vis du contexte relativement plus sûr et tranquille, dans le cadre duquel ceux-ci auraient exercé le rôle de parent.

« Parfois je me demande comment ma mère faisait pour ne pas s'inquiéter, ou en tout cas pour nous laisser autant de liberté. Et en fait, quand je discute avec mes amis et amies, je me rends compte que c'était la même chose pour la plupart d'entre nous. » (Barbara, enfance dans le triangle Monza-Padova, 10 ans en 1977).

Ce rôle est alors décrit comme moins « stressant » à l'époque, et en tout cas ceux qui l'exerçaient semblaient moins inquiets. Cette évolution perçue s'accompagne d'une surveillance et d'un accompagnement renforcés : les temps étant supposés avoir changé, la façon d'élever les enfants doit par la force des choses aussi évoluer. Les parents sceptiques quant à la réalité de la dangerosité plus grande de la découverte contemporaine de la ville se trouvent eux aussi confrontés aux conséquences de ce changement de cadre normatif, les pratiques protectrices d'autres parents ayant pour effet de réduire pour leurs propres enfants les opportunités de jeu ou de mobilité collective, jugée plus rassurante que les déplacements individuels.

Les trois principaux changements identifiés par les enquêtés, c'est-à-dire le déclin relatif du jeu en extérieur en dehors des espaces protégés, le retardement du processus de prise d'autonomie et la dangerosité perçue comme plus élevée de la ville contemporaine vérifient les résultats de recherche disponibles. Un deuxième pas, plus ambitieux, consiste désormais à tenter d'interpréter ce déclin continu de la présence des enfants au sein des espaces publics urbains.

Progrès technique et retrait des espaces publics

Lyn Lofland a bien décrit l'impact des innovations technologiques sur les pratiques urbaines : le développement des réseaux d'approvisionnement en énergie et en eau ainsi que ceux de collecte des déchets ont notamment rendu le fait de rester chez soi bien plus envisageable et agréable pour un nombre important de citoyens. L'apparition des moyens de communication tels que le télégraphe, le téléphone ou la presse a par ailleurs rendu la présence physique inutile à la transmission d'informations auparavant délivrées en face-à-face ou en public. Lofland qualifie ce changement progressif mais radical de la vie quotidienne en milieu urbain de processus d'« enfermement » (*enclosure*) ; celui-ci s'est poursuivi tout au long du XX^e siècle, notamment avec l'apparition puis la diffusion du réfrigérateur et de la télévision (Lofland, 1973).

Concernant la période plus récente, le lien entre progrès technique et retrait vers les espaces privés peut être



ELSA DUBREUIL

observé à travers l'apparition puis le développement de l'informatique et notamment des jeux vidéo, qui éclairent sans doute en partie le déclin du jeu en extérieur. Le recentrage des sociabilités enfantines vers le domicile, décrit par les sociologues de l'enfance comme le passage à une « culture de la chambre » (Glévarec, 2010), est également favorisé par la diffusion de la téléphonie mobile et de l'accès à Internet, qui permettent le maintien d'une relation intense avec les pairs depuis le domicile (Metton, 2010). Si ce prolongement au domicile des relations avec les amis était déjà partiellement permis par le téléphone familial (Martin et Singly de, 2000), le potentiel de discrétion et d'individualisation du téléphone mobile est bien supérieur, dans la mesure où il permet la mise en œuvre de réseaux de communication sur lesquels les

parents ou les membres de la fratrie peuvent plus difficilement exercer un contrôle. Associée à l'accès à Internet et aux réseaux sociaux, cette évolution tend à brouiller les frontières entre espaces privés et publics, dans la mesure où elle rend la coprésence moins nécessaire aux pratiques de sociabilité que par le passé. Si ce thème n'a pas été approfondi dans les entretiens, centrés sur les pratiques urbaines des enfants et donc sur leurs expériences en dehors du domicile, il semble indispensable de prendre en considération le développement de nouveaux supports ludiques et de communication pour expliquer la tendance au retrait des enfants des espaces publics.

« Elles jouent beaucoup, moi ma fille elle joue en ligne avec un pote, au foot, donc ça voilà, c'est vrai que... Ils ont une activité à la maison, nous on avait moins d'activités à la maison je pense. [...] Ben du coup [on était] plus facilement dehors qu'eux, avec les consoles, etc. Au bout d'un moment on peut se mettre sur la console, ça donne une occupation, intéressante ou pas moi je... [elle se racle la gorge et prend un air sceptique], mais peut-être que... Je ne sais pas, par exemple peut-être qu'on allait plus facilement... En troisième j'allais énormément [elle insiste] au cinéma par exemple. Eux moins. » (Hélène, enfance en banlieue parisienne et dans plusieurs villes moyennes de province, 10 ans en 1968).

Ce sont toutefois probablement les automobiles qui ont le plus profondément transformé la vie urbaine. Comme l'a relevé Edward Hall (1971), non seulement l'automobile est « le plus grand consommateur d'espace personnel et public que l'homme ait jamais inventé », décourageant les marcheurs dans la mesure où « il n'est plus possible de trouver un endroit pour marcher », mais « la malpropreté, le bruit, les vapeurs d'essence et le "smog" contribuent à rendre intolérable la circulation du piéton dans les villes ». Les parents évoquent de fait fréquemment l'augmentation sensible du nombre des voitures pour expliquer la moindre présence des enfants dans les rues, en particulier à Milan².

2. La capitale lombarde était la métropole mondiale comptant le nombre le plus élevé de voitures par habitant dans les années 1990. Cinq millions et demi de voitures étaient ainsi enregistrées dans la province de Milan en 1990, contre un million en 1965 et seulement dix mille en 1947. En 1996, un quart des accidents de la circulation enregistrés en Italie se sont produits à Milan (Foot, 2003).

Une première conséquence de la hausse du nombre d'automobiles est la réduction de l'espace disponible pour les jeux des enfants, au profit des places de stationnement. Luca (enfance dans le triangle Monza-Padova, 10 ans en 1969) insiste dans cette perspective sur sa perception d'un nombre « incroyable » de voitures désormais garées sur le trottoir lorsqu'il compare la situation actuelle avec l'époque de son enfance. Mais l'impact de l'augmentation du nombre de voitures en circulation est polymorphe, dans la mesure où celle-ci rend dans le même temps la fréquentation enfantine des espaces publics moins rassurante pour les parents. S'il n'a rien de nouveau, les carrosses constituant par exemple un danger permanent dans les rues de Paris au XVIII^e siècle (Farge, 1979), le risque d'accident de la circulation est ainsi perçu comme nettement plus élevé aujourd'hui qu'il y a quelques décennies. Parallèlement à ce risque, le niveau élevé de pollution atmosphérique constitue une autre conséquence de l'augmentation du trafic automobile qui interpelle les parents. Quoique moins fréquemment évoquée, elle pourrait contribuer à expliquer la tendance au retrait des enfants de la rue au profit d'espaces où ils sont considérés comme moins exposés, tels leur domicile et celui de leurs

pairs, mais aussi les parcs publics arborés qui sont souvent plus à l'abri des pots d'échappement.

« J'en parlais à mon fils l'autre jour, moi je jouais dans la rue. Mais vraiment dans la rue, [...] même en hiver. On jouait surtout au ballon, mais aussi parce qu'il y avait beaucoup moins de voitures, aujourd'hui je pense qu'il y en a au moins le double. » (Maurizio, enfance dans le triangle Monza-Padova, 10 ans en 1972).

Au-delà des cas de Paris et Milan, le rôle joué par l'augmentation du nombre d'automobiles en circulation dans la transformation du regard que portent les parents sur la fréquentation des rues par leurs enfants devrait se vérifier dans de nombreux autres contextes urbains. L'« automobilité » (*automobility*) constitue en effet une tendance globale aux conséquences parfois sous-estimées par la sociologie urbaine, dans la mesure où un milliard de voitures ont été produites dans le monde au cours du XX^e siècle (Sheller et Urry, 2000). Quoiqu'il en soit, les souvenirs des parents invitent à prendre en compte l'évolution des cadres matériels de la prise d'autonomie urbaine, profondément transformés par la diffusion



massive de l'automobile, qui a rendu les espaces publics plus hostiles aux enfants dans la perception qu'en ont les parents, mais aussi par l'apparition de nouveaux supports ludiques et de communication qui ont contribué à recentrer les sociabilités enfantines sur le domicile, tout en rendant la coprésence physique moins nécessaire au jeu et à l'échange d'informations.

Crainte des violences interpersonnelles et nouveauté perçue du risque pédophile

Les parents relèvent un autre contraste significatif entre la société de leur enfance et le contexte dans lequel leurs enfants grandissent aujourd'hui : ce dernier tend à être présenté comme plus dangereux, en particulier pour les plus jeunes. Cette description d'une évolution vers une société moins sûre s'appuie notamment sur une perception assez largement partagée de l'augmentation de la petite criminalité, et surtout de la fréquence des agressions : un sentiment d'insécurité générique se cristallise autour du ressenti d'un contexte plus violent qu'autrefois, dans lequel on peut « se faire taper gratuitement dans la rue » (Sophia, enfance dans le 19^e arrondissement, 10 ans en 1987). De nombreux parents expriment leur crainte des violences interpersonnelles et de leur sentiment que celles-ci étaient moins fréquentes à leur époque, reflétant une « mutation en profondeur des préoccupations sécuritaires » depuis le milieu des années 1990 (Robert et Pottier, 2004).

« La semaine dernière encore, à Saint-Ouen, il y a un même qui s'est fait taper dessus à la sortie de son collège, devant tout le monde, et ce genre de faits divers sont de plus en plus fréquents [il insiste] donc obligatoirement, parent en 2011, ben t'es quand même vachement plus... Tu fais vachement plus gaffe que parent à mon époque, en 1981, quoi. Maintenant la violence est beaucoup plus banale, la drogue est beaucoup plus banale, donc obligatoirement tu fais vachement plus gaffe quand tu es père de famille ou mère de famille en 2011. » (Franck, enfance dans le 19^e arrondissement, 10 ans en 1980).

Cette inquiétude n'est toutefois pas exprimée par tous les parents rencontrés, contrairement à une préoccupation latente vis-à-vis des risques d'enlèvement et de violences à caractère pédophile. Structurant en profondeur les pratiques d'encadrement, la peur de l'enlèvement et en filigrane celle de la pédophilie sont souvent présentées comme des préoccupations « nouvelles » par les enquêtés, dans le sens où elles n'auraient pas pesé sur les épaules de leurs propres parents. Tandis qu'eux-mêmes veillent attentivement à ce que leurs enfants soient avertis et conscients de ce risque, la crainte de l'enlèvement se trouve complètement absente de leurs souvenirs d'enfants. La récurrence des actes pédophiles est elle aussi déplorée,

les parents tendant à dessiner un contraste marqué avec la période de leur enfance. Il ne faudrait toutefois pas conclure de la description par les parents de cette « nouveauté » de la pédophilie qu'ils font tous preuve de naïveté. Nombre d'entre eux sont conscients que les actes aujourd'hui qualifiés de « pédophiles » existaient par le passé, mais insistent sur leur faible visibilité d'alors : celle-ci contraste vivement avec la situation actuelle, dans laquelle ils se trouvent mis en lumière et dénoncés. Dans le contexte français du moins, les abus sexuels dont les enfants sont victimes ont de fait été « longtemps voués à une grande discrétion, pour ne pas dire au silence presque total », leur condamnation sans appel dans la presse ne remontant qu'aux années 1990 (Ambroise-Rendu, 2003). Cette visibilité contemporaine de la pédophilie la constitue en préoccupation nouvelle pour les parents, presque officiellement invités à se méfier des inconnus, mais aussi dans une certaine mesure de leurs voisins et de l'ensemble des adultes qui côtoient leurs enfants. L'exposition à la visibilité de ce risque structure en profondeur l'expérience du rôle de parent, contribuant à le rendre relativement plus éprouvant que par le passé aux yeux des parents actuels.

« C'est différent parce qu'on a l'impression qu'à l'époque... On n'entendait pas parler de... de pédophiles qui se baladent dans le parc ou des choses comme ça. Et là, de nos jours, oui, on va voir quelqu'un de bizarre qui va entrer dans le parc, on va dire : "Oh ben celui-là c'est un pédophile, il faut faire attention !" Alors qu'avant non. » (Sophia, enfance dans le 19^e arrondissement, 10 ans en 1987).

« Quand j'étais petite, on ne parlait jamais de pédophilie. Il y avait probablement des cas à l'intérieur des familles, mais soit par honte, soit par... par habitude, c'était des choses qui étaient cachées, qu'on occultait. Maintenant ce sont des choses qui sont dénoncées et tant mieux, mais je pense que le nombre de cas a aussi augmenté. [...] Et l'idée que mes fils puissent entrer en contact avec ce type de réalité me fait peur, oui. » (Monica, enfance à Milan, 10 ans en 1977).

À la crainte de violences interpersonnelles jugées plus fréquentes que par le passé se superpose ainsi une peur du risque pédophile, dont la plupart des enquêtés considèrent que leurs propres parents l'ignoraient. Cette tranquillité d'esprit perçue *a posteriori* se trouve souvent expliquée par la moindre exposition de la génération précédente aux faits divers relatés par les médias, en particulier par la télévision. Indépendamment de leurs convictions quant à la réalité d'une plus grande dangerosité de la société actuelle, l'accord assez large sur le fait que leurs propres parents devaient moins s'inquiéter qu'eux s'appuie sur la perception que ces derniers n'étaient pas exposés de façon aussi intensive aux faits divers. Cette exposition n'épargne



CLÉMENT RIVIÈRE

par les enfants eux-mêmes, et se trouve d'ailleurs parfois encouragée par les parents afin qu'ils prennent la mesure du danger.

« Je rajouterai aussi que le fait d'être constamment... abreuvé de faits divers, toujours plus ou moins morbides et effrayants les uns que les autres, fait qu'il y a une espèce de peur inconsciente qui s'insinue, et qui fait qu'on laisse moins facilement les enfants sortir dehors que ça ne se produisait auparavant. [...] Par contre, oui, ça nous amène d'une certaine manière à faire attention à nos enfants. Parce qu'on se dit... Même si j'y crois pas trop, au final, je me dis : "J'ai pas envie que ça arrive". Donc je fais un peu plus attention. » (Éric, enfance en banlieue parisienne, 10 ans en 1972).

Le référentiel inquiétant que constituent les faits divers participe ainsi de la construction d'une expérience parentale perçue comme plus éprouvante que par le passé, l'exposition à ces informations invitant à penser au pire,

voire à se projeter par mimétisme dans la situation des parents des enfants concernés. Il n'est à ce titre pas anodin que la métaphore guerrière du « bombardement » ait été mobilisée par plusieurs parents pour décrire un ressenti qui peut confiner à un sentiment d'agression. Qu'ils doutent ou non du bien-fondé de la vision du monde que véhiculent les médias, la plupart des parents s'accordent en tout cas pour considérer les informations auxquelles ils se trouvent exposés comme nettement plus inquiétantes du point de vue de ce qu'elles disent de la sécurité des enfants qu'elles ne l'étaient à « leur » époque. Le contexte dans lequel il leur revient d'encadrer le processus de prise d'autonomie urbaine est donc au pire perçu comme incontestablement plus dangereux, au mieux comme comparable, mais pollué par un récit envahissant et inquiétant, y compris lorsque l'on s'en méfie.

L'émergence de nouvelles normes de responsabilité parentale

Les récits des parents dessinent dans le même temps une profonde évolution des standards éducatifs au regard de leur expérience enfantine. Nombre d'enquêtés considèrent ainsi qu'ils s'impliquent davantage dans l'éducation de leurs enfants que leurs propres parents ne l'ont fait : les enfants se trouveraient désormais « au centre », une attention plus marquée étant accordée à leur ressenti et à leurs désirs. Se voyant reconnaître plus de droits, ils occuperaient aujourd'hui une place relativement plus importante au sein de la famille. Leur éducation tend dès lors à être décrite comme exigeant davantage de temps et d'énergie de la part des parents, par contraste avec une époque révolue où elle constituait une charge plus simple à assumer. Plus précisément, une vie quotidienne principalement organisée autour de l'école, du domicile et d'activités ludiques informelles de plein-air se trouve opposée à une enfance contemporaine davantage rythmée par les activités extrascolaires et à une organisation plus rationalisée, qui font peser davantage d'attentes et de responsabilités sur les épaules des parents.

« Je suis toujours surpris par l'attention que l'on accorde à nos enfants, beaucoup plus grande en qualité et en quantité que celle que nous-mêmes avons reçue de la part de nos parents. [...] Nous, on grandissait, et à mesure que l'on grandissait les années passaient et on devenait grands. Mais ce n'est pas que notre couple, c'est vrai pour nos amis autour de nous aussi, il y a une attention pour les enfants qui n'existait pas avant. [...] Il y a cette attention très grande, alors que pour notre génération, je pense qu'il y avait une forme de simplicité qui faisait que nos parents n'intervenaient pas autant. » (Lorenzo, enfance dans une ville moyenne de Lombardie, 10 ans en 1973).

Ce constat transversal d'une implication plus grande des parents dans l'éducation des enfants renvoie à l'opposition de deux modèles éducatifs construite par Annette Lareau (2003). Articulée autour d'une métaphore botanique, son opposition idéal-typique de l'« éducation concertée » (*concerted cultivation*) et de la « croissance naturelle » (*natural growth*) correspond en effet, dans une certaine mesure, au contraste décrit par les enquêtés : alors que dans le premier cas les parents s'efforcent de parfaire les compétences de l'enfant, notamment en le faisant participer à de nombreuses activités extrascolaires encadrées par des adultes, ils s'occupent surtout dans le second de subvenir à ses besoins de base, et le laissent grandir en lui octroyant davantage de liberté dans l'organisation de ses loisirs. Dans l'analyse de Lareau, ces deux idéaux-types sont reliés au milieu social, le modèle de l'« éducation concertée » étant principalement repérable parmi les familles de la classe moyenne, tandis que la

« croissance naturelle » caractérise les fortes contraintes économiques et matérielles qui pèsent sur les parents en milieu populaire. Mais si cette différenciation sociale de l'organisation du temps de loisir des enfants se vérifie sur les deux terrains (Rivière, 2014), l'implication croissante des parents dans l'éducation de leurs enfants et la perte de légitimité de la « croissance naturelle » se trouvent mises en avant dans de nombreuses familles, y compris modestes. Le mouvement historique d'« institutionnalisation du temps de loisir » évoqué par Lareau refléterait ainsi une évolution profonde, l'apparition d'un « nouveau standard d'éducation des enfants » (Lareau, 2003) ne semblant pas se cantonner aux familles favorisées.

Cette évolution du rapport des parents à l'éducation de leurs enfants n'est pas sans répercussions sur leurs pratiques d'accompagnement. Tout d'abord du fait de la multiplication des destinations de ces derniers, mais aussi car l'intérêt plus prononcé pour le développement de l'enfant peut conduire à consacrer davantage de temps au suivi de ses activités extrascolaires. En lien avec les considérations relatives à l'augmentation du risque d'accident de la circulation et à la nouveauté perçue du risque pédophile, l'interprétation du rôle parental d'encadrement des pratiques urbaines semble avoir évolué, la norme dominante tendant désormais à définir comme un « mauvais » parent celui qui se désintéresse des faits et gestes de ses enfants dans les espaces publics. Devant être considérés comme autant d'« instances de socialisation parentale » (Darmon, 2006), les pairs parentaux jouent un rôle important dans l'imposition de cette norme, à laquelle se trouvent dès lors également confrontés ceux qui ne sont pas convaincus de la nécessité de toujours accompagner les enfants.

L'approche compréhensive du regard rétrospectif des parents appuie le constat, déjà bien établi, d'une tendance au déclin de la présence des enfants dans les espaces publics des grandes villes occidentales au cours des dernières décennies (Vercesi, 2008). Leurs souvenirs font état d'une évolution significative des pratiques urbaines des enfants, le jeu en extérieur ayant diminué et les débuts de la mobilité autonome se trouvant retardés par comparaison avec la période de leur propre enfance. Ce constat d'une moindre présence autonome des enfants dans les espaces publics est associé à un changement du cadre normatif de l'appréhension de leurs pratiques urbaines : la « normalité » de l'autonomie tend à s'effacer au profit de l'anxiété parentale.

Cet article approfondit sur de nouveaux terrains les interprétations disponibles des transformations de l'expérience enfantine de la ville (Gaster, 1995 ; Karsten, 2005), permettant de mieux comprendre le déclin de la présence des enfants dans les espaces publics urbains. L'évolution du contexte dans lequel il revient aux parents

d'accompagner le processus de prise d'autonomie urbaine suit trois grandes tendances. L'apparition de nouveaux supports ludiques et de communication, couplée à la diffusion massive de l'automobile, contribue à les rendre relativement moins attrayants pour les enfants et leurs parents. La perception d'une société moins sûre – en particulier pour les enfants du fait de la nouveauté perçue du risque pédophile –, ainsi que l'adoption de nouveaux standards éducatifs participent également à la production d'un cadre matériel et normatif moins favorable que par le passé à la présence autonome des enfants dans les espaces ouverts à tous.

Cette évolution des cadres de la socialisation urbaine érige aux yeux de nombre d'enquêtés la parentalité urbaine en rôle social plus éprouvant à assumer que lorsqu'eux-mêmes étaient enfants. Alors que l'exposition intensive aux faits divers semble constituer une dimension nouvelle de l'expérience parentale, jusqu'ici peu envisagée en ces termes par la littérature, davantage d'attentes pèseraient désormais sur les épaules des parents : l'interprétation contemporaine dominante du rôle d'encadrant tend ainsi à définir comme un « mauvais » parent celui qui se désintéresse des faits et gestes de ses enfants dans les espaces publics. Dans un tel contexte, la nostalgie exprimée par de nombreux enquêtés se trouve en partie liée à leur impression que l'exercice de l'encadrement parental est plus exigeant aujourd'hui qu'à l'époque de leur propre enfance ; un parallèle intéressant peut être ici dressé avec les vives angoisses qu'expriment les parents d'élèves au sujet des parcours scolaires de leurs enfants (Oberti et Rivière, 2014).

Références bibliographiques

- Ambroise-Rendu A.-C., (2003), « Un siècle de pédophilie dans la presse (1880-2000) : accusation, plaidoirie, condamnation », *Le Temps des médias*, n° 1, pp. 31-41.
- Ariès Ph., (1960), *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil.
- Best J., (1987), « Rhetoric in claims-making: constructing the missing children problem », *Social Problems*, vol. 34, n° 2, pp. 101-121.
- Bourdieu P., (1986), « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, pp. 69-72.
- Cahill S., (1990), « Childhood and public life: reaffirming biographical divisions », *Social Problems*, vol. 37, n° 3, pp. 390-402.
- Darmon M., (2006), *La socialisation*, Paris, Armand Colin.
- Farge A., (1979), *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard.
- Foot J., (2003), *Milano dopo il miracolo. Biografia di una città*, Milan, Feltrinelli.
- Gaster S., (1995), « Public places of childhood, 1915-30 », *The Oral History Review*, vol. 22, n° 2, pp. 1-31.
- Glévec H., (2010), « Les trois âges de la "culture de la chambre" », *Ethnologie française*, vol. 40, n° 1, pp. 19-30.
- Granié M.-A., (2010), « Socialisation au risque et construction sociale des comportements de l'enfant piéton : éléments de réflexion pour l'éducation routière », *Enfances, Familles, Générations*, n° 12, pp. 88-110.
- Hall E., (1971), *La dimension cachée*, Paris, Seuil.
- Holloway S., Valentine G., (2000) « Spatiality and the new social studies of childhood », *Sociology*, vol. 34, n° 4, pp. 763-783.
- Karsten L., (2005), « It all used to be better? Different generations on continuity and change in urban children daily use of space », *Children's Geographies*, vol. 3, n° 3, pp. 275-290.
- Karsten L., (2011), « Children's social capital in the segregated context of Amsterdam: an historical-geographical approach », *Urban studies*, vol. 48, n° 8, pp. 1651-1666.
- Lareau A., (2003), *Unequal Childhoods. Class, Race, and Family Life*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press.
- Lofland L., (1973), *A World of Strangers. Order and Action in Urban Public Space*, New York, Basic Books.
- Lofland L., (1998), *The Public Realm. Exploring the City's Quintessential Social Territory*, New York, Aldine De Gruyter.
- Martin O., Singly de F., (2000), « L'évasion amicale. L'usage du téléphone familial par les adolescents », *Réseaux*, vol. 18, n° 103, pp. 91-118.
- Metton C., (2010), « L'autonomie relationnelle. SMS, "chat" et messagerie instantanée », *Ethnologie française*, vol. 40, n° 1, pp. 101-107.
- Oberti M., Rivière C., (2014), « Les effets imprévus de l'assouplissement de la carte scolaire. Une perception accrue des inégalités scolaires et urbaines », *Politix*, n° 107, pp. 219-241.
- Pain R., (2006), « Paranoid parenting? Rematerializing risk and fear for children », *Social & Cultural Geography*, vol. 7, n° 2, pp. 221-243.
- Rivière C., (2014), *Ce que tous les parents disent ? Approche compréhensive de l'encadrement parental des pratiques urbaines des enfants en contexte de mixité sociale (Paris-Milan)*, thèse de doctorat en sociologie, Sciences Po/Università degli studi di Milano-Bicocca.
- Robert P., Pottier M.-L., (2004), « Les préoccupations sécuritaires : une mutation ? », *Revue française de sociologie*, vol. 45, pp. 211-241.
- Sheller M., Urry J., (2000), « The city and the car », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 24, n° 4, pp. 737-757.
- Therborn G., (2009), *Les sociétés d'Europe du XX^e au XXI^e siècle. La fin de la modernité européenne ?*, Paris, Armand Colin.
- Valentine G., Mc Kendrick J., (1997), « Children's outdoor play: exploring parental concerns about children's safety and the changing nature of childhood », *Geoforum*, vol. 28, n° 2, pp. 219-235.
- Vercesi M., (2008), *La mobilità autonoma dei bambini tra ricerca e interventi sul territorio*, Milan, Franco Angeli.

Biographie

Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, **CLÉMENT RIVIÈRE** est docteur en sociologie (cotutelle Sciences Po/Università degli studi di Milano-Bicocca). Corédacteur en chef de *Métropolitiques*, il est actuellement postdoctorant au Lab'Urba (université Paris-Est), dans le cadre du projet de recherche européen *Diversity: governing urban diversity*. Il a récemment publié « Allô bébé bobo ? Usages du téléphone mobile dans l'encadrement parental des pratiques urbaines des enfants », *RESET. Recherches en sciences sociales sur Internet*, n° 3, 2014, [en ligne] <http://reset.revues.org/383>.

clement.riviere@sciencespo.fr